

Sérielles Revue québécoises

Jean Morency

Numéro 46, décembre 1991, janvier–février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morency, J. (1991). Sérielles : revues québécoises. *Nuit blanche*, (46), 10–11.

Sérielles Revue québécoises

Au Québec, les revues littéraires constituent un lieu privilégié pour l'expression et la diffusion de la poésie. On imagine d'ailleurs difficilement ce que voudrait dire la poésie québécoise sans ce magnifique espace de liberté qu'offrent les revues, et tout particulièrement celles qui sont vouées, corps et âme pour ainsi dire, au genre poétique. Sans ces dernières, notre poésie réussirait-elle jamais à combler ce silence obscur et envahissant que dénonçaient Claude Fleury, Jean-Pierre Guay, Pierre Morency et Jean Royer dans le premier numéro de la revue *estuaire* : « Québec reprend trop souvent son habitude du silence qui crée le vide. Mais le 2 janvier 1976, à l'île d'Orléans, quatre créateurs se rencontraient par amitié et par besoin de prendre la parole. Un même sentiment d'urgence les réunissait : celui de se donner un lieu nouveau, stimulant, ouvert et permanent » ?

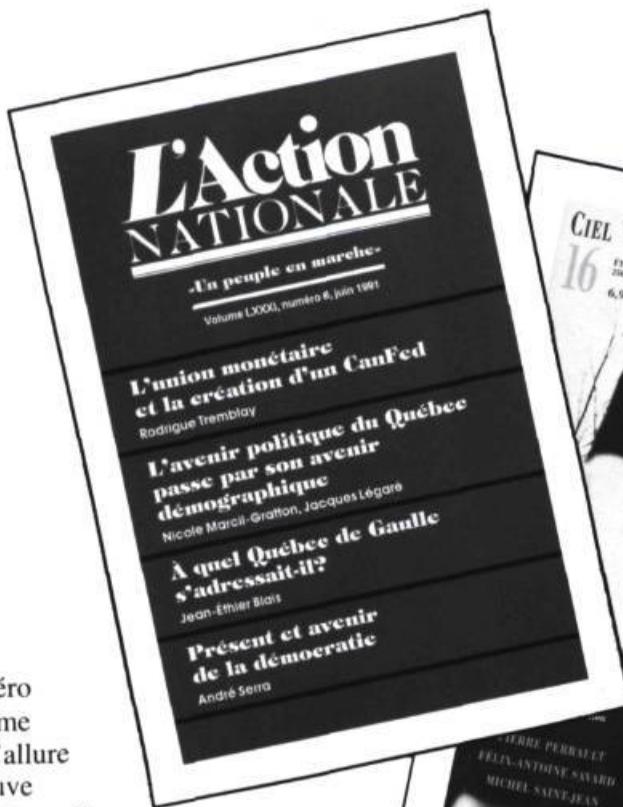
Toujours est-il que les revues semblent servir de véritables « incubateurs » où se manifeste la vitalité, devenue presque synonyme de convivialité, de la poésie québécoise. Ainsi en est-il du dernier numéro d'*estuaire*, intitulé « Rituels d'Amérique », qui réunit des textes de 16 poètes autour d'un poème éponyme de Jean-Paul Daoust et du thème de notre appartenance au continent américain. Ces textes permettent de constater, au delà de leur problématique commune, la diversité irréductible des manifestations poétiques. Car ce qui frappe à la lecture, c'est l'écart

créateur entre les différents poèmes, depuis la désespérance des textes de Daniel Dargis jusqu'au magnifique dépouillement de ceux que signe Hélène Dorion; écart qui se reflète dans la distance que certains prennent à l'égard de la problématique d'ensemble du numéro. C'est ce double écart qui aide à mesurer et à deviner les nouvelles tendances de la poésie québécoise: en marge des textes de poètes reconnus et encensés comme Claude Beausoleil et Jean-Paul Daoust, se traduit l'expression d'une poésie qui m'apparaît plus actuelle parce qu'elle est, paradoxalement, moins ancrée

dans le temps. C'est le cas, notamment, des textes de Louis Cornellier, de Paul Chanel Malenfant et d'Hélène Dorion, dont je me sens presque l'obligation de citer un extrait: « L'attente, la douleur, l'émotion, le tourment; des mots que l'on donne à l'opacité, à la menace qui se tient au bord de nos vies pour les ébranler. Car le noir est l'émission de la blancheur ». Simplicité du ton et transparence de la forme qui contrastent singulièrement avec la rage de « Colères » de Renaud Longchamps, ou avec la finesse discrète de « Banlieue solitude » de Christiane Frenette: l'Amérique n'est-elle pas finalement autre chose qu'une gigantesque banlieue peuplée de mille solitudes ?

Cette volonté d'ouverture qui caractérise la revue *estuaire* depuis ses débuts, est reprise, mais en sens inverse, dans le 49^e numéro de *Mœbius*, « Panorama de la poésie française contemporaine. Approche de l'an 2000 ». Fondée à Montréal en 1977 par Pierre Desruisseaux, Guy Melançon et Raymond Martin, *Mœbius* a toujours affiché une prédilection pour la formule du numéro thématique, en quelque sorte autosuffisant, détaché de la série dans laquelle il s'inscrit, puisque





chaque numéro prend la forme d'un livre d'allure soignée, preuve de l'excellent travail d'édition de la maison

Triptyque. Pour ce 49^e numéro, Fulvio Caccia et Bernard Hreglich ont regroupé des textes signés par des poètes français nés à partir de 1940, dans l'espoir de réaliser «l'ébauche d'un paysage poétique original». L'entreprise, une réussite incontestable, fait en sorte que le lecteur québécois, surtout s'il n'est pas féru de poésie française contemporaine, puisse s'aventurer dans ce paysage comme à la rencontre d'une *terra incognita* (assez proche en cela de cette Amérique originelle dont presque aucune trace n'est visible dans le numéro d'*estuaire*), avec une liberté d'esprit totale, sans que rien ne vienne infléchir sa lecture, ce qui correspond parfaitement, en dernière instance, à l'essence même du projet poétique. Il pourra meubler de mots ce «no man's land d'une parole blanche» (Jacques Abeille), ce «moment d'avant la poésie» (Marc Baron), dans l'attente du prochain millénaire: «L'angoisse à nu parmi les colonnes le siècle ne crie pas il se tait il attend mal assuré que du ventre des banlieues monte un ordre nouveau» (Christian Calliès).

La nation d'après L'Action Nationale et Ciel Variable

Cette angoisse pressentie par les poètes au cœur même d'un monde qui vacille, revient dans le numéro de juin 1991 de *L'Action Nationale*, revue qui succède en 1933 à *L'action canadienne-française* et qu'anime la devise: «Un

peuple en marche». Or, si l'on en juge par l'article signé par les démographes Nicole Marciil-Gratton et Jacques Légaré, ce peuple en marche s'esouffle dangereusement, faute de marcheurs justement, conséquence directe du déclin démographique à l'intérieur de la fédération canadienne. Mais faut-il pour autant restreindre l'immigration, comme le suggère Rosaire Morin, dans le but de limiter l'anglicisation progressive de Montréal et consécutivement de la belle province? La question ne se pose peut-être tout simplement plus dans un monde en mutation rapide (voire incontrôlée) soumis au principe des vases communicants, où les migrations s'effectuent naturellement depuis des pays pauvres en voie d'explosion démographique vers des pays riches et bientôt dépeuplés, prisonniers de leur économie industrielle. Le tout est de savoir si la langue française et la culture québécoise exercent actuellement un pouvoir d'attraction assez fort pour intégrer véritablement les immigrants, surtout les jeunes. Entre Québécois de souche, nous nous trouvons certes très intéressants, mais qui s'intéresse jamais à nous?

La revue *Ciel Variable*, qui se définit comme un «magazine thématique de photographie», aborde elle

aussi la question nationale dans son 16^e numéro, en confiant la parole aux «militants de la première heure» que sont Pierre Bourgault et Jean-Marc Piotte et aux «poètes» Pierre Perrault et Félix-Antoine Savard (chassez la poésie, elle revient au galop...). Certes, il était permis d'espérer une approche plus résolument moderne dans le choix des textes et plus conforme en cela à l'esprit de la revue. Néanmoins, le comité de production a eu le courage de questionner le concept de nation et de poser un regard critique sur la volonté de juguler l'immigration. Dans cette optique (si je puis dire) les nombreuses photographies du numéro parlent d'elles-mêmes et en viennent à remplacer les mots si chers aux poètes. ■

par Jean Morency

Estuaire, C.P. 337, succ. Outremont, Montréal, H2V 4N1 [7 \$ le numéro; un an (4 numéros): 20 \$].

Mæbius, C.P. 5670, succ. C, Montréal, H2X 3N4 [4 numéros par an].

L'Action Nationale, 82, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, H2X 1X3 [10 numéros: 35 \$].

Ciel Variable, 2570, rue Nicolet, Montréal, H1W 3L5 [7 \$ le numéro; un an (4 numéros): 23 \$].